

## **L'ARMÉE FRANÇAISE EN ESPAGNE 1808-1814**

(présenté par Diégo Mané, Lyon, Octobre 2012)

(texte traduit de l'Anglais par "un ami de trente ans" et plus)

### **L'armée de 1808 : caractéristiques et organisation.**

Au début d'une histoire des armées impériales dans la Péninsule, il est de notre devoir de souligner l'énorme différence entre les troupes qui sont entrées en Espagne en 1807 et 1808 sous les ordres de Dupont, Moncey et Murat et les arrivées plus tardives sous le commandement direct de Bonaparte après la première et désastreuse étape de cette guerre.



*Napoléon à Somosierra, le 30 novembre 1808*

Rien ne peut montrer plus clairement le mépris que l'Empereur entretenait, non seulement pour le gouvernement espagnol, mais aussi pour la nation espagnole, que la qualité des troupes qu'il envoya dans un premier temps pour envahir la Péninsule. Après Tilsit, il était le chef d'un million des meilleurs soldats du monde ; mais il ne considérait pas la soumission de l'Espagne et du Portugal comme une tâche suffisamment importante pour pousser vers le sud une partie significative de la Grande Armée. Les vainqueurs de Iéna et de Friedland restèrent dans leurs cantonnements du Rhin de l'Elbe et de l'Oder pendant qu'une nouvelle armée, composée d'éléments de moindre valeur était envoyée pour traverser les Pyrénées.

Cette deuxième force se trouvait à la disposition de Napoléon puisqu'il avait lancé une conscription anticipée au cours de la dernière campagne. Durant l'hiver 1806-1807, il avait fait appeler avec un an d'avance la classe de 1808. A la fin de l'automne 1807, alors qu'il pensait déjà à l'Espagne, il avait fait avancer l'appel de la classe 1809.

Aussi avait-il sous les armes deux années de ressources en conscrits levés avant la date prévue. Les dépôts regorgeaient de recrues, et même après avoir reconstitué les corps de Prusse et de Pologne, il restait un important surplus d'effectifs utilisables. L'Empereur imagina plusieurs façons d'utiliser cette masse de conscrits. Plusieurs milliers des hommes levés en 1806-1807 avaient été incorporés dans des formations temporaires appelées « légions de réserve » et utilisés comme garnisons sur la côte atlantique, dans l'éventualité de débarquements britanniques. Il y avait cinq de ces légions et deux « légions supplémentaires » dans l'armée envoyée en Espagne, soit une force de 16.000 hommes. Aucun d'entre eux n'avait plus d'un an sous les armes mais il s'agissait d'unités à effectifs complets. Elles formaient la plus grande partie de l'infanterie du corps de Dupont.



*Officier et Carabinier d'infanterie légère*

Un peu en deçà se trouvaient les vingt « régiments provisoires » que l'Empereur envoyait en Espagne. Chaque dépôt régimentaire du sud de la France avait reçu l'ordre de former quatre compagnies avec ses conscrits surnuméraires. Ces unités d'environ 560 hommes étaient regroupées par quatre pour former un « régiment provisoire ». Les hommes d'un bataillon ne connaissaient pas du tout ceux des autres dans la mesure où ils venaient de régiments différents : il n'y avait aucun soldat ancien dans leurs rangs : les officiers étaient pratiquement tous des demi-soldes rappelés, ou de jeunes sous-

lieutenants fraîchement nommés. Ces unités toutes dépourvues d'*esprit de corps* et d'instruction comptaient pour presque 30.000 hommes de l'armée d'Espagne. Elles constituaient la presque totalité des divisions sous les ordres de Bessières et de Moncey déjà présentes dans le nord de l'Espagne au commencement de la guerre. Mais il y avait des unités encore moins fiables que les « régiments provisoires », envoyés par Napoléon en Espagne au printemps 1808. Il s'agit des six *régiments de marche* que l'on trouve dans les brigades qui durent traverser les Pyrénées lorsque les choses commençaient à devenir inquiétantes.



*Fusilier, Grenadier et Voltigeur de ligne*

Ils étaient formés de compagnies, ou même de groupes plus petits, hâtivement envoyés depuis les dépôts du midi qui étaient encore en excédents de conscrits, même après avoir fourni les « régiments provisoires ». Ils devaient être absorbés dans des corps plus anciens lorsque des renforts urgents dans la Péninsule allaient s'avérer nécessaires.

En plus de toutes ces unités temporaires, Bonaparte était en train d'augmenter de façon importante les effectifs de son armée permanente. Durant la guerre de 1806-1807, les régiments français d'infanterie comptaient trois bataillons de guerre et un quatrième bataillon de dépôt, destiné à envoyer des hommes pour compléter les effectifs des trois autres. Napoléon avait décidé de passer à cinq bataillons, quatre de guerre, pendant que le nouveau bataillon formé allait devenir le bataillon de dépôt. Au début de la guerre de la

Péninsule, un bon nombre de régiments s'étaient complétés à quatre bataillons de guerre et plusieurs de ces nouvelles unités comptaient parmi celles qui devaient entrer en Espagne. La multiplication des bataillons s'était accompagnée d'une diminution de leurs effectifs : jusqu'en février 1808, il y avait neuf compagnies par bataillon et le corps de Junot avait des bataillons de 1.100 à 1.200 baïonnettes. Mais ceux qui suivirent furent des bataillons à six compagnies, soit à 840 baïonnettes lorsque l'effectif était complet. Toutes les troupes dont nous avons parlé jusqu'à présent étaient composés de Français. Mais elles ne représentent pas toutes celles que l'Empereur avait envoyées en Espagne entre octobre 1807 et mai 1808.



*Voltigeurs d'infanterie légère*

Suivant son habitude, il utilisait un grand nombre de troupes auxiliaires venant des royaumes vassaux : on trouve ainsi au milieu des Français, sept bataillons suisses, quatre italiens, deux de Napolitains et deux de Portugais\* et à raison d'un bataillon de chaque, des Prussiens, des Westphaliens, des Hanovriens et des Irlandais. C'étaient ainsi pas moins de 14.000 fantassins étrangers qui étaient répartis dans les corps de Junot, Dupont, Bessières, Moncey et Duhesme. Ils n'étaient pas regroupés mais utilisés de façon dispersée sous forme de bataillons isolés, à l'exception des Italiens et Napolitains qui formaient une division complète sous les ordres de Lecchi à l'armée de Catalogne.

\* Ces derniers étaient ce qui restait de la malheureuse Légion Portugaise en marche vers la Baltique ; ils s'étaient trouvés encore de ce côté des Pyrénées au début de la guerre et furent envoyés en hâte contre Saragosse.

La cavalerie de l'armée d'Espagne était tout aussi hétérogène et dispersée que l'infanterie. Les « régiments provisoires de cavalerie » étaient levés à partir des dépôts méridionaux tout comme pour l'infanterie. Les meilleurs d'entre eux comptaient deux, trois ou quatre escadrons, chacun d'entre-eux venant d'un dépôt régimentaire différent.

Les pires étaient les *escadrons de marche*, envoyés suivant les circonstances depuis les dépôts qui avaient encore un surplus de conscrits après avoir fourni les « régiments provisoires ».



*Hussard du 1er régiment*

Il y avait aussi de nombreux régiments étrangers, Italiens, Napolitains, lanciers de Berg, Polonais. Les régiments de vieux soldats n'étaient pas plus nombreux que trois, soit 1.250 hommes sur les 12.000 cavaliers de l'armée d'Espagne.

Si nous reprenons la répartition des 116.000 hommes envoyés au sud des Pyrénées le dernier jour de mai 1808, nous pouvons constater que moins d'un tiers d'entre eux appartenaient aux vieilles unités de l'armée française.

Comme vieilles troupes nous avons :

1. Un détachement de la Garde Impériale destiné à servir d'escorte à l'Empereur pendant son déplacement en Espagne (3.600 INF + 1.750 CAV).

2. Vingt six bataillons d'infanterie de ligne ou légère, tous premiers, seconds, ou troisièmes bataillons, à l'exclusion des quatrièmes bataillons nouvellement levés (25.800 INF).

3. Trois vieux régiments de cavalerie de ligne (1.250 CAV).

4. Trois quatrièmes bataillons d'infanterie de ligne de levée récente (1.800 INF).

Ce qui donne un total de troupes françaises bien organisées de 31.200 INF et 3.000 CAV.

5. Cinq légions de réserve et deux "légions de réserve supplémentaires" (16.000 INF).

6. Quinze "régiments provisoires" venant des dépôts du sud de la France (les cinq restants n'avaient pas encore passé la frontière le 31 mai) (31.000 INF).

7. Six "régiments de marche" de conscrits (3.200 INF).

8. Dix-huit bataillons d'Italiens, Suisses, Allemands, et autres alliés (14.000 INF).

9. Seize régiments provisoires de cavalerie, quelques "escadrons provisoires" détachés et "escadrons de marche" (9.500 CAV).

10. Trois régiments de cavalerie étrangers (1.000 CAV).

Ce qui fait un total de troupes organisées temporairement ou étrangères de 64.200 INF et 10.500 CAV.

Napoléon avait ainsi eu l'intention de conquérir l'Espagne avec une armée de 110.000 hommes dont seulement 34.000 venaient de son armée « régulière ». Tous les autres étaient des conscrits ou des alliés. Nous devons aussi souligner que ces vieilles troupes n'étaient pas également réparties entre les corps, accentuant encore la concentration des conscrits. Si nous laissons de côté la division de la

Garde Impériale, il est remarquable que 17.500 des 25.000 vieux soldats appartenaient à l'armée du Portugal de Junot, ce qui en fait le seul corps ayant une organisation solide. Junot disposait ainsi de dix-sept bataillons de ligne pour deux bataillons de conscrits et trois d'étrangers. Le reste des vieilles troupes servait principalement sous Duhesme en Catalogne, dans une bonne division de 5.000 vieux soldats. Les troupes aguerries étaient en revanche particulièrement absentes dans les corps de Dupont, Moncey et Bessières.

Parmi les 19.000 fantassins du corps de Dupont sur lequel, par chance (*dixit l'auteur britannique, ndt*), devait tomber le premier choc, il n'y avait en tout et pour tout que deux bataillons (1.700 h) de vieilles troupes. Pas une seule dans le corps de Moncey et dans celui de Bessières seulement quatre bataillons.

Il n'en faut pas plus pour expliquer l'échec de Dupont en Andalousie et la retraite calamiteuse de Moncey après sa marche sur Valence. Un pays ne peut être conquis par des hordes de conscrits non entraînés, même lorsque ce pays est en état de décomposition politique avancée comme l'était l'Espagne de 1808.



*Sapeurs du Génie au travail au cours d'un des très nombreux sièges entrepris par les Français tout au long de la guerre dans la Péninsule.*

## **L'armée de 1808-1814 : caractéristiques et organisation.**

(texte présenté par Diégo Mané, Lyon, Octobre 2012)

Napoléon avait tiré les leçons de Baylen et la deuxième armée qu'il envoyait en Espagne à l'automne 1808 pour réparer les dégâts du début était très différente des masses hétérogènes qu'il avait cru suffisantes la première fois. Il s'agissait cette fois des meilleurs régiments du Rhin et de l'Elbe, la fine fleur des vainqueurs de Iéna et Friedland. Même si ce despote pouvait disposer d'un demi-million de bonnes troupes, il ne pouvait pas être partout en force, et le transfert de 200.000 vieux soldats en Espagne le rendait presque trop faible en Europe Centrale.



*Le Maréchal Soult, commandant-en-chef  
de l'armée française d'Espagne en Juillet 1813.*

Lors de la campagne d'Essling-Wagram en 1809, il réalisa qu'il était tout juste assez fort pour affronter les Autrichiens, justement parce qu'il avait laissé un grand nombre de ses soldats derrière lui dans la Péninsule. Lors de la campagne de Russie de 1812, en dépit de l'immensité des forces déployées, celles-ci ne furent pas suffisantes pour une telle entreprise, parce qu'elles comportaient une importante proportion d'alliés réticents et d'individus révoltés. Si les masses d'Autrichiens, Prussiens, Napolitains, Portugais, Westphaliens, Bavaois et autres avaient été remplacés par le même nombre de vieilles troupes

employées en Espagne, l'armée aurait été beaucoup plus puissante. Le cas était encore plus caricatural en 1813 : si la totalité de l'armée déployée dans la Péninsule avait été disponible pour servir sur l'Elbe et l'Oder à l'époque de Lützen et Bautzen, les conséquences sur l'histoire de l'Europe auraient été incalculables. C'est la raison pour laquelle, avec lucidité, l'Empereur allait plus tard appeler la guerre d'Espagne « l'ulcère béant », qui avait miné sa puissance depuis son début.

Il nous faut dire un mot de l'organisation tactique de cette armée française de 1808. Les régiments d'infanterie classiques comptaient nous l'avons vu, quatre bataillons de guerre et un de dépôt ; ce dernier n'était, bien sûr, jamais envoyé au combat. Chaque bataillon de guerre se composait de six compagnies de 140 hommes ; les deux compagnies "de flanc" (appellation britannique, ndt) étaient formées avec l'élite de l'unité : les hommes de grande taille chez les grenadiers\* et les petits chez les voltigeurs. Ainsi, un bataillon aurait-il dû compter 840 hommes et un régiment 3.360 en campagne.

\* Les généraux français avaient la pernicieuse habitude de rassembler toutes les unités de grenadiers de leur division pour constituer un régiment ou une brigade d'élite, utilisés comme réserve. Junot en avait quatre dans ce cas (grenadiers réunis) à Vimeiro et Victor trois à Barossa.

Mais il n'y avait pas de règle et on ne peut être certain de trouver les quatre bataillons d'un régiment ensemble sur le terrain. Dans les armées modernes, que ce soit en France, en Allemagne et en Russie, un régiment en temps de paix, vit rassemblé dans son bassin de recrutement et peut partir en campagne sous forme d'une unité compacte. Ce n'était pas le cas avec les bandes toujours nomades de Napoléon ; les hasards de la guerre ne cessaient d'isoler des bataillons, qui une fois laissés dans une garnison ou envoyés dans une expédition, ne pouvaient plus rejoindre facilement leurs camarades. De plus, la plupart des nouveaux quatrièmes bataillons levés en 1807, n'avaient pas traversé l'Allemagne pour rejoindre le gros de leurs régiments. Parmi les unités envoyées en Espagne à la fin de l'automne 1808, plus nombreuses étaient celles à trois bataillons que celles qui avaient concentré leurs quatre bataillons derrière l'aigle régimentaire. Certains n'en avaient que deux et un petit nombre un seul\*.

\* A titre de dernier exemple, parmi les trois corps d'armée ( II, VI, VIII) avec lesquels Masséna envahissait le Portugal en 1810, seuls trois régiments étaient présents avec quatre bataillons ; dix sept en comptaient trois, huit en avaient deux et dix un seul.

Mais l'Empereur n'aimait pas les bataillons isolés et préférait les utiliser par paires dans les cas où il était impossible d'en avoir trois ou quatre

ensemble. Le but était que, lorsqu'un ou deux des bataillons se trouvait trop affaibli à l'issue d'une campagne, on pouvait rassembler les hommes dans un seul et renvoyer les officiers et sous-officiers surnuméraires au dépôt, d'où ils pourraient former un nouveau bataillon à partir de la réserve de conscrits. En vérité, cette toute nouvelle unité risquait d'être mobilisée de façon soudaine vers Flessingue, l'Italie ou le Danube, pendant que l'aigle et le gros resterait en Espagne –ou vice versa.



*Sous-Officier du 36e de ligne, Armée de Portugal.*

Cette variabilité dans les effectifs des régiments, faisait qu'il n'y avait pas de règle dans l'organisation d'une brigade en Espagne ; une brigade pouvait être composée de cinq ou six bataillons isolés, chacun d'entre eux provenant d'un régiment différent ; dans d'autres cas, il pouvait y en avoir trois du même régiment et deux d'un autre ; ou encore quatre d'un régiment et un seul d'un autre. Il n'y avait pas non plus un nombre fixe de bataillons par brigade : celui ci pouvait aller de trois (qui était le strict minimum) jusqu'à neuf – maximum également rarement atteint. La situation la plus fréquente était d'avoir six bataillons. Une division était composée de deux ou plus rarement trois

brigades et pouvait avoir de deux à seize voire dix-huit bataillons, ce qui fait, compte tenu des pertes occasionnelles, 6.000 à 10.000 hommes. Cette absence de règle faisait partie du système napoléonien : il avait établi comme axiome que toutes les formations militaires, de la brigade au corps d'armée devaient avoir des effectifs différents entre-elles : sinon, l'ennemi, une fois connu le nombre de brigades ou de divisions qu'il avait en face de lui, aurait pu calculer avec précision le nombre d'hommes qu'il aurait à affronter.

On peut être dérouté, lorsqu'on étudie l'armée de Napoléon, par son étrange système de numérotation. Dans l'infanterie par exemple, les régiments d' « infanterie de ligne » et d' « infanterie légère » étaient entraînés et organisés de manière identique. L'Empereur avait parfois de curieux caprices : souvent, il refusait de renouveler un régiment qui avait été exterminé, ou capturé *en masse*. Ainsi, après quelques années de règne, la suite des corps comportait des numéros vacants. Par exemple, les régiments en garnison dans les colonies au moment de la rupture de la Paix d'Amiens, tombèrent les uns après les autres entre les mains des Anglais. Ils ne furent jamais remplacés, laissant des brèches dans la liste des unités. Par ailleurs, l'Empereur levait quelquefois deux régiments avec le même numéro, chose très ennuyeuse pour les historiens militaires modernes. Il est impossible de sonder ses intentions, à moins qu'il ait voulu tromper ses ennemis en ayant plus de bataillons que la liste des corps existant pouvait laisser supposer. Peut être encore pensait-il aux vieilles légions de l'Empire Romain dont plusieurs portaient le même numéro mais se distinguaient par leurs titres honorifiques. Ceux qui voudraient lire l'histoire d'une de ces unités peuvent trouver dans l'histoire de Nodier\* l'épisode de la levée et de l'extermination du célèbre 9e bis de ligne du colonel Oudet.

\*Nodier, *Souvenirs de la Révolution*, 233-5

Une difficulté supplémentaire peut surgir, conséquence d'une autre lubie de l'Empereur : nous l'avons vu, tous les régiments devaient avoir quatre bataillons de guerre. Bonaparte en ajoutait quelquefois un ou même deux de plus, à des régiments qui avaient sa faveur, ou dont les dépôts se mettaient à produire un important surplus de conscrits. Nous trouvons ainsi ici ou là, sur les états de situation d'un corps français, un cinquième voire un sixième bataillon dans un régiment.\*

\* Lors de la campagne de 1810, les 26e, 66e et 88e régiments du corps de Masséna avaient un cinquième et un sixième bataillon de guerre.

Mais ce type d'unité ne durait pas longtemps ainsi; sa destinée était d'être renvoyée lorsque les affres de la guerre auraient fait fondre

ses effectifs, afin d'aller compléter les cadres normaux du corps. Grâce à ce grand soldat et admirable historien que fut le général Foy, nous pouvons affirmer que le 1er juin 1808, Napoléon disposait de 417 bataillons de guerre en plus des dépôts. Si les 113 régiments d'infanterie de ligne et les trente deux régiments d'infanterie légère avaient réellement existé et été complets, il aurait du y avoir 580 bataillons de guerre. Il apparaît dès lors clairement que certains corps avaient disparu et que d'autres ne pouvaient aligner que trois bataillons. Mais semaine après semaine, de nouvelles unités étaient créées, amalgamées ou dissoutes, de telle sorte qu'il est impossible de donner l'effectif exact de toute l'armée française à un instant donné. Le changement le plus important eut lieu pendant l'hiver 1808 avec la conversion en corps permanents des régiments provisoires qui avaient pu échapper au désastre de Dupont. En les regroupant par paires, on put ainsi créer les régiments de ligne du 114e au 120e et le 33e léger\*.

\* Ceci fut fait le 7 juillet (voir correspondance de Napoléon 14,164). Les n° 1 et 2 devinrent le 114e de ligne, 3 et 4 le 115e, 5 et 6 le 116e, 7 et 8 le 33e léger, 9 et 10 le 117e, 11 et 12 le 118e, 13 et 14 le 119e, 17 et 18 le 120e. Lorsque les 6e, 7e et 8e furent pris à Baylen, de nouveaux conscrits furent envoyés de France pour compléter le 116e et pour former le 33e léger.

Dans les années qui suivirent, de plus en plus de corps furent levés : l'annexion de la Hollande et de l'Allemagne du Nord en 1810-1811 permit à l'Empereur de porter à 156 (en 1813) le nombre de ses régiments d'infanterie de ligne et à trente six ceux d'infanterie légère.\*

\* Voir l'excellent *La Grande Armée de 1813* de Camille Rousset.

Nous ne nous étendrons pas aussi longuement sur la cavalerie française. Au début de la guerre d'Espagne, Bonaparte disposait d'environ quatre-vingts régiments de cavalerie, chacun d'entre-eux pouvant aligner sur le terrain quatre escadrons de 150 à 200 hommes. Il y avait douze régiments de cuirassiers, deux de carabiniers, trente de dragons, vingt-six de chasseurs à cheval, dix de hussards, autrement dit quatorze régiments de cavalerie lourde, trente de cavalerie de ligne et trente six de cavalerie légère. Les cuirassiers étaient peu nombreux en Espagne - pas plus de deux ou trois régiments servirent au delà des Pyrénées.\*

\* Le plus célèbre d'entre eux fut le 13e cuirassiers, un régiment de formation récente qui servit pendant toute la durée de la guerre en Catalogne et en Aragon et qui fut de loin le meilleur des régiments de cavalerie de Suchet. Pour son histoire, le lecteur peut consulter les très intéressants Mémoires du colonel de Gonneville.

A l'inverse, la plupart des dragons furent employés dans la Péninsule - en 1809 vingt-cinq de leurs trente régiments combattaient les Anglais et les Espagnols. Plus de la moitié des hussards servaient aussi en Espagne. Nous l'avons vu, dès le début de la guerre, on ajouta à ces unités régulières de vieux soldats un grand nombre de régiments provisoires, mais ceux-ci disparurent rapidement par incorporation dans les autres unités ou plus rarement en donnant naissance à de nouvelles formations permanentes. Il y avait aussi une quantité de cavaliers polonais, allemands et italiens mais la proportion d'étrangers était moins importante que dans l'infanterie. Les lanciers polonais furent de loin les plus célèbres et les Anglais firent connaissance avec eux d'un peu trop près à Albuera.



*Lanciers polonais de la Vistule.  
Ce régiment d'élite était la terreur des Espagnols.  
Brigadé avec le 2<sup>e</sup> de Hussards français,  
il détruisit une brigade anglaise à l'Albuéra.*

Les Italiens étaient employés presque en totalité sur la côte est de l'Espagne, à l'armée de Catalogne. Les Allemands, principalement de Westphalie, Berg et Nassau étaient dispersés sous forme de régiments isolés au sein des cavaleries des différentes armées. Ils étaient toujours mélangés avec des régiments de cavalerie français et on ne vit jamais des brigades (encore moins des divisions) uniquement allemandes. L'effectif moyen d'un régiment français de cavalerie

pendant la période de 1809-1814 était de quatre escadrons de 150 hommes. Il était extrêmement rare qu'un régiment puisse aligner plus de 600 hommes et fréquent qu'il en ait moins de 450.\*

\* Dans l'armée de Masséna de 1810, le plus gros régiment de cavalerie (25e dragons) comptait 650 hommes. Dans l'armée de Suchet, la même année le 4e hussards était un régiment exceptionnellement doté avec 759 sabres.

Lorsque les effectifs avaient fondu en deça, il était habituel de renvoyer en arrière les cadres de un ou deux escadrons et de reconstituer les deux ou trois qui restaient en campagne. Ces schémas ne s'appliquent pas aux « régiments provisoires » utilisés par Bonaparte la première année de guerre : ceux-ci pouvaient atteindre 700 ou même 800 cavaliers à l'époque ou les dépôts dont ils venaient, avaient une exceptionnelle abondance de recrues.\*

\* Le 2e régiment provisoire de dragons du corps de Moncey ne comptait pas moins de 872 hommes en juin 1808.



*Dragons combattant à pied dans le cadre d'une mission de "pacification" d'un village ou d'une ferme occupée par les guérilléros.*

Mais cette situation ne devait plus se reproduire dans les années suivantes. Lorsqu'en 1812, Napoléon, occupé en Europe Centrale, avait cessé de renforcer ses unités d'Espagne, l'effectif moyen d'un régiment de cavalerie était tombé à 500 hommes. En 1813 il était exceptionnel qu'un régiment puisse seulement aligner 400 sabres.

L'artillerie et le génie, les deux armes savantes de l'armée française, furent sans aucun doute celles qui servirent le mieux leur maître. L'artillerie ne peut s'improviser à la manière de l'infanterie et les batteries qui accompagnèrent les conscrits de Dupont ou Moncey en 1808 étaient servies par des vieux soldats. Sans eux, la seule infanterie aurait souffert encore plus qu'elle ne le fit, surtout pendant la première année de guerre. La proportion des canons utilisés par les Français pendant les guerres de l'Empire était beaucoup plus importante que dans les autres armées – ceci n'étant sans doute pas indépendant du fait que Bonaparte était un officier d'artillerie.



*Trompette d'artillerie à cheval,  
sergent et canonnier d'artillerie à pied.*

Il avait augmenté les effectifs des artilleurs à un niveau tel qu'il avait rattrapé celui de toute l'armée régulière de Louis XVI au moment où la Révolution allait éclater. Mais en Espagne, les difficultés de transport et le mauvais état des routes s'étaient combinés pour faire chuter la proportion de canons beaucoup plus bas que ce qui avait été la règle sur un terrain plus favorable, en Italie ou en Allemagne. Il faut ajouter qu'une grande part d'entre-elles étaient des pièces légères, quatre, voire même trois livres, bien plus faciles à transporter dans les régions montagneuses, mais beaucoup moins efficaces au combat.

Aussi, pendant plusieurs des opérations de la guerre d'Espagne, l'artillerie française se trouvait dans des proportions si basses qu'elle arrivait à peine au dessus de celle de l'armée britannique, qui était notoirement sous équipée en comparaison des autres armées, à l'exception de l'armée espagnole. A Vimeiro, Junot avait 23 canons pour 13.500 hommes ; à Talavera, Victor avait quatre-vingts canons pour 50.000 hommes ; Masséna en 1810, envahissait le Portugal avec 70.000 hommes et 126 canons ; à Fuentes de Oñoro, il avait seulement quarante deux canons pour 40.000 hommes.\*

\* Dans ce cas, la faible proportion est due au manque de chevaux et non à l'état des routes. Même ce chiffre de quarante-deux canons ne fut atteint qu'après que Bessières ait fourni de nombreux attelages à Masséna.

A Albuera, Soult avait (semble-t-il) quarante canons pour 24.000 hommes ; pendant la campagne d'automne de 1813, il avait 125 canons pour 107.000 hommes. Il est remarquable que cette proportion n'avait jamais atteint deux canons pour 1.000 hommes et qu'elle descendait occasionnellement à moins d'un canon pour mille.\*

\* Je tiens ces chiffres respectifs de Thiébault, Fririon, Lapène, Leclerc et Rousset.

NDLR : concernant les nombres de canons en Espagne, puisque j'ai moi-même établi après recherches sérieuses les Ordres de bataille concernés, je puis vous communiquer ici des chiffres que je pense plus conformes à la réalité, à savoir :

Talavéra : 44.600 hommes et 104 pièces.

Portugal : 48.000 hommes et 71 pièces (troupes ayant envahi le Portugal).

Albuéra : 24.000 hommes et 25 pièces (bien qu'il y ait 7 batteries présentes).

Ces chiffres contrastent avec ceux de la campagne de Waterloo où Bonaparte avait 350 canons pour 120.000 hommes ou même avec les 1.372 canons pour 600.000 hommes de la campagne de Russie et des 1.056 canons pour 450.000 hommes de l'armée hétéroclite de 1813.



NDLR. Le texte ci-dessus, traduit de l'Anglais, est tiré de l'ouvrage de Sir Charles Oman : "A History of the Peninsular War" T1, London, 1902.



*Carabinier du 1er régiment d'infanterie légère,  
qui servit dans l'Armée de Catalogne de 1808  
à 1813 avant de partir défendre Lyon en 1814.*